

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Sonya Malaborza. Prendre racine

Pauline Brise

Volume 20, numéro 2, 2023

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1108461ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v20i2.4519>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brise, P. (2023). Compte rendu de [Sonya Malaborza. Prendre racine]. *Voix plurielles*, 20(2), 76–77. <https://doi.org/10.26522/vp.v20i2.4519>

© Pauline Brise, 2023



Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Malaborza, Sonya. *Prendre racine*. Sudbury : Prise de parole, 2023. 187 p.

Voici un récit dont le premier chapitre est rédigé dans la même ligne que *Pointe Maligne. L'infiniment oubliée. Présence française dans le Haut-Saint-Laurent ontarien et Niagara...la voie qui y mène* de Nicole V. Champeau : de l'histoire poétique et narrative, cette fois non pas en lien avec la Voie maritime du Saint-Laurent en Ontario, mais située au Nouveau-Brunswick, proche du golfe du fleuve, à Rexton et ses alentours, dont Sonya Malaborza est originaire. Le titre du récit évoque une exposition d'œuvres d'art acadien et autochtone de la province intitulée « Irréductibles racines », tenue en 2022 au Musée des cultures fondatrices à Grande-Anse. Le premier épisode de *Prendre racine* remonte aux Grands feux de la Miramichi en 1825 qui causèrent la mort de plusieurs centaines de personnes et la destruction de milliers de kilomètres carrés.

Le récit commence ainsi, non pas par un moment fondateur, mais par la destruction d'un monde, celui naturel avalé par les Grands feux, puis, comme il s'agit d'un récit acadien, même sans y faire directement référence, celui humain du Grand Dérangement. Comment ne pas y penser quand l'auteure consacre un épisode à une certaine Exilda, dont les « contes auraient pu faire d'elle une autre Antonine Maillet » ?

Mais le récit ne nous emporte pas vers le passé historique. Une fois le premier chapitre achevé, il nous plonge dans un présent qui nous tutoie et qui plante la narratrice dans un décor familial. *Prendre racine*, c'est trouver sa place dans un groupe grâce aux relations qu'on cultive dans son propre entourage, par exemple la belle-famille : « Pour moi dont la notion de famille élargie reste assez abstraite, une réalité longtemps confinée à quelques trop brèves semaines au cœur de l'été, j'ai du mal à poser des rhizomes ici ». En fait, la narratrice perçoit son propre nom « comme le signe d'une délicate invasion » procédant de l'immigration de ses ancêtres et de l'oubli qui grandit d'une génération à l'autre. Alors, elle raconte quelques anecdotes et souvenirs la concernant, mettant bout à bout diverses séquences brièvement esquissées dans une langue limpide, en pleine conscience de l'effort d'une mémoire reconstituée morceau par morceau par le biais de la culture locale et familiale, par les lieux, les conversations et, explicitement nommée, l'écriture.

L'image textile se fond dans le récit. On voit la narratrice chez elle qui, comme sa mère, tricote, brode, crochète, raccommode. Elle fabrique des « kaléidoscopes de laine » et file « un peu

de tendresse entre les rangs des gilets ». Si elle se reconnaît dans la mythique Pénélope tissant une tapisserie pour préserver sa famille, elle ouvre également la porte à Déméter, déesse des récoltes et de l'agriculture. Elle découvre une « permanence », une « confiance » dans les arbres qui « ont pris racine » – « Des bouleaux, des peupliers, une petite forêt d'épinettes » – et dans les fleurs qui reviennent à chaque saison – « des pivoines, des rosiers, des lys, des hydrangées ». Elle observe les efforts accomplis pour que les saumons puissent remonter les rivières malgré les obstacles érigés par les hommes. Elle admire l'« aster du Saint Laurent » qui « sème au vent ses akènes pourvus de soie » « sur le pourtour des lagunes, en marge des marais foisonnants ». Les plantes qui investissent un village isolé et les maisons vides qui gardent des traces des disparus, la fascinent.

Tout autour d'elle, elle crée l'espace de sa famille, de ses enfants, et offre aux lectrices et lecteurs un terreau imaginaire malaxé par les épreuves et les deuils de tout un passé d'où est né toutefois un quotidien chaleureux.

Pauline Brise